LE DOCTEUR

EMMANUEL BOURDON

CHIRURGIEN DES HOPITAUX DE PARIS

Extrait de l'UNION MÉDICALE (Troisième série)
DES 23 ET 25 DÉCEMBRE 1879

LE DOCTEUR

EMMANUEL BOURDON

CHIRURGIEN DES HÔPITAUX DE PARIS

Il y a quelques mois à peine, à la suite d'un concours où il avait eu à lutter contre des compétiteurs redoutables, le docteur Emmanuel Bourdon obtenait le titre si envié de chirurgien des hôpitaux, et hier une foule affligée rendait les derniers devoirs à ce jeune et méritant confrère, dont la dépouille mortelle venait d'arriver de Menton. On peut le dire à sa gloire, Emmanuel Bourdon meurt martyr du travail, victime du concours. Fils de médecin par son père, M. Hippolyte Bourdon, ce digne et honorable confrère entouré de l'affection et de l'estime de toute la Confrérie, petit-fils de médecin par son grand-père, le professeur Adelon, qui a laissé une mémoire si pure et si honorée, arrière-petit-fils de médecin par l'illustre Sabatier, neveu de M. Camille Doucet, l'éloquent secrétaire perpétuel de l'Académie française, doué lui-même d'un caractère doux et bienveillant, tout préparait et promettait à Emmanuel Bourdon une existence heureuse et facile. A l'âge de 33 ans, la mort est venue briser toutes ces espérances et porter le deuil et l'affliction dans cette famille si cruellement éprouvée.

Ses collègues et amis, MM. Léon Labbé, Berger et Terrillon, se sont rendus les interprètes des sentiments de tristesse et de regrets qu'inspire la mort prématurée

de ce digne et jeune confrère. Puisse cette manifestation de la douleur publique soulager l'affliction de ce père infortuné! — Amédée LATOUR.

Discours de M. Léon Labbé

Messieurs,

C'est au nom des amis de notre regretté confrère, Emmanuel Bourdon, que je lui adresse ces adieux.

Le connaissant depuis de longues années, ayant vécu dans son intimité, je fus à même d'apprécier la délicatesse de son caractère et toutes les qualités de son cœur.

Jamais jeune homme n'embrassa la carrière médicale sous de plus brillants auspices : quatre générations le précédaient dans l'exercice de notre profession.

La première était représentée par Sabatier, médecin distingué, exerçant à Paris, père de notre grand chirurgien Sabatier, mort en 1812. Emmanuel Bourdon était l'arrière-petit-fils de l'auteur du *Traité de médecine opératoire,* et le petit-fils du professeur Adelon. Vous connaissez tous son père, notre digne et distingué confrère, Hippolyte Bourdon.

Sabatier mort, la tradition chirurgicale semblait perdue dans la famille; elle venait d'être reprise et promettait d'être dignement continuée par notre cher ami. Au mois de juillet dernier, à la suite d'un concours, il était nommé chirurgien des hôpitaux de Paris. Il sortait de la lutte vainqueur, mais épuisé.

Emmanuel Bourdon était, entre tous, un bon fils, un camarade sûr, un élève dévoué à ses maîtres. Il avait, outre les dons de l'intelligence et la science acquise par le travail, toutes les qualités.

Dirigé par une mère intelligente et dévouée, qui avait su développer chez son fils le goût des études sérieuses, vivant dans un milieu social très-élevé, il était devenu un étudiant hors ligne et un jeune homme du monde accompli. Toutes ces qualités, qui grandissaient chaque jour, permettaient de présager pour lui de grands succès professionnels.

De bonne heure il s'était choisi une compagne digne de lui. Le 7 avril 1875, il unissait sa destinée à une jeune fille des plus distinguées. Celle-ci, belle, intelligente, affectueuse, s'associait dès le premier jour à toutes ses espérances et à toutes ses légitimes ambitions.

Une année s'était à peine écoulée (juin 1876), que notre jeune ami affrontait pour la première fois la lutte des grands concours. Sa chère femme, frappée à mort, attendait avec anxiété le résultat de chacune des épreuves. Bourdon venait d'être déclaré admissible; à peine avait-il apporté la bonne nouvelle, que la mort le séparait de sa compagne bien-aimée.

Pour ceux de ses amis qui ont été mêlés intimement à son existence, il n'est point douteux que ce jour-là sa vie a été brisée.

Aucune douleur ne devait lui être épargnée ; le 1er décembre suivant, il perdait son petit enfant.

A partir de ce moment, notre ami, pour se consoler, pour combattre son chagrin incessant, le jeta dans le travail avec une exagération fébrile, travaillant pour chasser l'insomnie, obligé de demander le sommeil à des moyens artificiels.

Il venait, il y a quelques mois, de remporter le succès tant désiré par tous deux, il avait conquis le titre si envié de chirurgien des hôpitaux de Paris ; mais il était seul ! et, après la joie de la première heure, il pleurait au souvenir de celle qui n'était pas là pour partager son bonheur.

Ni les consolations de ses parents et de ses amis, ni l'affection de sa nouvelle famille, qui le pleure aujourd'hui comme un fils, n'ont pu adoucir sa douleur, douleur qui l'a conduit au tombeau.

La vie de notre cher ami a été courte, mais dignement remplie ; ce qu'il avait fait pouvait donner la mesure de ce qu'il aurait été capable de faire encore pour la science.

Jamais, au milieu de ses plus grands chagrins, sa bonté et son amabilité ne se sont démenties.

Tous ceux qui l'ont connu garderont de lui un souvenir inaltérable, et tous ses maîtres éprouveront le regret le plus sincère de ne l'avoir pas vu grandir à côté d'eux.

Au nom de ceux qui l'ont aimé, j'adresse à notre cher ami un suprême et éternel adieu !

Discours de M. Berger

Messieurs,

Au nom des chirurgiens des hôpitaux, ses collègues, je viens adresser à la dépouille mortelle d'Emmanuel Bourdon un dernier et suprême adieu. Il y a quelques jours à peine, réunis pour lui souhaiter la bienvenue, nous regrettions son absence et nous appelions de nos vœux son prochain retour parmi nous. Quel retour, hélas ! nous rassemble, au bout d'une semaine, autour de son cercueil !

Depuis cette année seulement, Emmanuel Bourdon appartenait au corps des chirurgiens des hôpitaux de Paris. Mais longtemps avant que ce titre nouveau vînt resserrer les liens qui l'unissaient à nous, tous nous avions appris à l'aimer, à l'estimer : les uns, ses anciens maîtres, comme un de leurs meilleurs et de leurs plus brillants élèves ; les autres, ses camarades et ses contemporains, comme un concurrent loyal et un ami fidèle ; — tous nous rendions un égal hommage à son mérite et à ses généreuses qualités.

Pour moi, qui dois à une ancienne amitié dont je conserverai toujours le précieux souvenir, le bien de l'avoir approché de plus près, je sens plus peut-être qu'un autre le vide que la mort vient de creuser dans nos rangs.

Nous nous connaissions dès le collége, où il séduisait tous ses camarades par cette dis-

tinction et cette élégance naturelles qu'avaient encore accrues les soins éclairés et délicats donnés à son enfance. Aussi fut-ce avec bonheur que je le retrouvai bientôt après aux leçons du maître sous la direction duquel nous entreprîmes ensemble l'étude de l'anatomie. Je pus mieux l'apprécier encore dans les salles d'hôpitaux, où je le vis externe d'abord, et où nos rapports devinrent plus fréquents lorsqu'il eut aisément remporté au concours le titre d'interne des hôpitaux. Bon, affable, plein de gaieté et d'esprit, il eut autant d'amis que de collègues; mais ceux qu'il prenait de préférence pour confidents de sa pensée savaient que cet extérieur aimable recouvrait un fond solide et des qualités sérieuses qui peuvent se résumer en deux mots : « la recherche du bien et l'amour du devoir. »

De tristes événements devaient bientôt les mettre en lumière : La guerre éclata. Emmanuel Bourdon partit comme médecin attaché au 7e bataillon des gardes nationales mobiles de la Seine. Ce qu'il fut pendant cette campagne, ses amis eux-mêmes l'ignorèrent; ceux-là seuls le surent qui combattirent à ses côtés et qui purent apprécier par eux-mêmes ce que sa modestie a toujours caché aux autres. Permettez à l'un de ses compagnons d'armes de vous rappeler quelques-uns de ces souvenirs.

Après le combat de Châtillon, il part de nuit avec quelques hommes et ramène dans nos lignes vingt-quatre blessés de son bataillon qu'il était allé relever au milieu des sentinelles ennemies. Pendant la nuit terrible où l'armée dut évacuer le plateau d'Avron, seul il resta, pendant des heures, dans une misérable cabane dont il avait fait son ambulance et qu'éclairait à chaque instant la lueur des obus, jusqu'à ce que le dernier des malheureux auxquels il donnait ses soins eût été transporté en un lieu plus sûr. Quelques jours plus tard, je le retrouvais à Buzenval... Et que furent les dangers auxquels il s'exposait et dont il ne semblait même pas avoir conscience, à côté de cette abnégation, de ce dévouement de tous les instants qui lui faisaient supporter privations, fatigues, souffrances de toute espèce, sans que jamais sa gaieté en parût affectée !

Lorsqu'il reçut enfin, sans jamais l'avoir espérée, cette distinction qu'il avait gagnée sur le champ de bataille, nul ne put lui envier que la manière dont il avait su conquérir, avec elle, l'affection, l'estime et la reconnaissance des officiers et des soldats du corps auquel il était attaché.

Notre ami n'ignorait pas ces sentiments; il en était fier à juste titre, mais sa modestie l'empêchait d'en parler. Il avait repris le cours de ses travaux ordinaires et il consacrait tous ses efforts à l'étude de la chirurgie, vers laquelle l'entraînait une aptitude naturelle. Le nom respecté qu'il portait était un héritage dont il sentait le prix et dont il connaissait les charges; malgré la mort prématurée qui vient de l'enlever à un avenir plein de promesses, nous pouvons dire qu'il a tenu et au delà ce qu'on pouvait attendre de lui.

Pendant son internat même, un mémoire *Sur la trachéotomie par le thermo-cautère* mit en lumière l'application d'une méthode nouvelle de diérèse à la pratique d'une des opérations les plus émouvantes de la chirurgie. Ce procédé opératoire, malgré les vives discussions qu'il a depuis lors soulevées, grâce à elles peut-être, est actuellement adopté par un grand nombre de chirurgiens qui n'oublieront pas qu'Emmanuel Bourdon fut un des premiers, non-seulement à en recommander l'emploi, mais à le mettre en usage.

Assidu à la Société anatomique, il y fit de nombreuses et intéressantes communications qu'il ne m'appartient pas de rappeler; il y prenait souvent la parole, et ses observations dénotaient une maturité d'esprit et un jugement que faisait encore ressortir son élocution nette et facile.

Enfin il couronna ses études par une savante description des méthodes et des procédés mis en usage dans les *anaplasties périnéo-vaginales*, travail le plus complet que l'on possède encore sur ce sujet difficile. Dans ce mémoire plein d'érudition et de méthode, on reconnaissait déjà l'œuvre d'un vrai chirurgien.

Les qualités solides et le sens pratique qui distinguaient ses ouvrages le firent remarquer dès l'abord au concours du Bureau central, où l'amena bientôt une légitime ambition. Bien qu'il n'eût point passé par cette épreuve du prosectorat, que l'on considère comme le degré presque nécessaire pour s'élever aux grades supérieurs décernés au concours, il avait une disposition naturelle pour les exercices opératoires; un jugement très-sûr lui rendait les épreuves cliniques faciles; juges et concurrents, tous auguraient un prochain succès. Il l'obtint ce succès qui marque pour les autres comme le commencement d'une nouvelle existence. Mais lui, son existence depuis longtemps était brisée, et le seul rayon qui pût un instant éclairer sa tristesse lorsqu'il reçut le titre envié de chirurgien des hôpitaux, fut la grande, l'immense satisfaction d'avoir été jugé digne de ce père vénéré dont il était le meilleur, le plus cher élève.

Que dire, hélas! en présence de ce deuil sans bornes, à la mémoire de cet intérieur charmant dont l'amitié nous avait à peine ouvert la porte et qui fut aussitôt ravagé par la mort au souvenir de cette souffrance calme et résignée qui passait à côté de nous sans que le noble cœur qui la portait en trahît l'étreinte? Devant cette tombe où se sont abîmées toutes les espérances dont une généreuse et noble jeunesse avait été le garant, nous n'avons que des larmes!

Et, maintenant que notre pensée se reporte à ce cher et vénéré maître dont l'immense douleur ne peut être atténuée par le témoignage de notre profonde sympathie, qu'il me soit permis de lui souhaiter des consolations meilleures que celles mêmes que peut donner l'amitié!

Discours de M. Terrillon

Je viens, au nom de la Société anatomique, adresser un dernier adieu à un de ses membres les plus assidus et les plus distingués. Nous nous rappelons tous ce collègue sympathique dont les communications, toujours intéressantes, dénotaient un esprit droit et juste, aussi bien qu'un savant déjà généralement apprécié. Qui de nous n'a été frappé des observations pleines de finesse et de bienveillance qu'il savait faire, de sa voix douce et grave, à propos des discussions auxquelles il prenait part avec ses collègues?

Vous parlerai-je de ses travaux, déjà nombreux et estimés; de sa thèse inaugurale, ouvrage remarquable à plus d'un titre; de ses aperçus originaux sur des sujets difficiles dont les *Bulletins* de notre Société perpétueront le souvenir?

L'énumération de tous ses titres scientifiques serait trop longue; ils sont trop présents à votre mémoire pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. Mais ce n'est pas seulement dans nos réunions hebdomadaires que nous avons pu juger toutes les qualités de celui qui fut pour nous un ami. Dans le service des hôpitaux, au milieu même de la lutte des concours, nous retrouvons encore ce même caractère aimable et calme, cette courtoisie et cette aménité dans les rapports journaliers, qui le rendaient si sympathique à tous ceux qui ont vécu dans son intimité.

Tel était le collègue et l'ami qu'une mort cruelle et prématurée nous a enlevé. Il a disparu de nos rangs alors que, délivré des soucis qui nous accablent souvent au début de notre rude carrière, il commençait à prendre son essor et à devenir un maître, lui que nous avons connu élève si dévoué et camarade si parfait.

Nous le pleurons tous; notre tristesse est des plus profondes et des plus sincères; nous gardons dans notre cœur et pour toujours son cher souvenir.

Aussi, nous adressant au père, si cruellement éprouvé, et qui est notre maître à tous; à cette mère dont les plus belles espérances sont détruites, nous pouvons leur dire : Regardez autour de vous; voyez les amis de votre fils bien-aimé; voyez leur tristesse profonde, et jugez ainsi des regrets sincères qu'il a laissés parmi nous!...

Puisse cette consolation, bien minime, amoindrir la douleur que vous éprouvez, douleur à laquelle nous prenons une si grande part!

Si j'ai cherché à exprimer les sentiments de regret de mes collègues, qu'il me soit permis de rappeler que des liens d'ancienne amitié m'unissaient à cet ami regretté.

Dès le début de nos études médicales, nous fûmes unis sous les auspices d'un maître vénéré. Ensemble nous avons travaillé avec ardeur et préparé ces concours si terribles qui marquent le commencement de notre carrière.

La même promotion d'internat nous compta tous deux au nombre de ses élus. Ce fut entre nous un lien bien agréable que ce travail commun, et je me rappelle encore ces discussions, ces conférences intimes dans lesquelles, le plus souvent, je profitais de ses idées originales et de sa science déjà si complète.

Hélas! arrivés tous deux au but que nous ne voyions alors que dans un avenir bien lointain, nous sommes actuellement séparés pour toujours!

Adieu! collègue sympathique et bienveillant! Adieu! ami dévoué et sûr! Adieu!!!

PARIS. — Typographie FÉLIX MALTESTE et Cᵉ, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.